N° 1140. (Cinquième année. N° 134.) * PRIX : 75 centimes dans toute la Belgique. — En France : fr. 1,50 français. Mercredi 7 juin 1944.

BUREAUX PROVISOIRES : 87, Montagne de la Cour, Bruxelles. Téléph. : 12.01.46 (3 lignes); après 18 h. : 17.10.13
ABONNEMENTS POUR TOUTE LA BELGIQUE: Jusqu'au 30 septembre, fr. 70.— Abonn. et Publ.: C.C.P. n° 7548 Service Soc.: C.C.P. n° 7189.47

LE NOUVEAU JOURNAL

Fondateur: Paul COLIN, mort pour la Belgique et l'Europe le 15 avril 1943.

Les Anglo-Américains à l'assaut de l'Europe

Au pied du mur... de l'Atlantique

Enfin!... Pour le dire en toute franchise, on l'écrit avec soupir de soulagement. A votre gré, puisque cette épreuve de force devait venir, le plus tôt était le mieux.

Rendons grâces au général Eisenhower et à M. Churchill. La proclamation du premier vaut la déclaration du second et laissent place à aucune équivoque : il s'agit bien de la grande tentative d'invasion, si souvent annoncée communiquée, si souvent reportée. Quand elle aura échoué, on pourra pas prétendre qu'il s'agissait d'une simple réaction ou d'un essai préliminaire. Le général américain et le Premier ministre britannique ont littéralement coupé les ponts derrière eux. Ils ne se sont ménagé aucune ligne de retraite.

Physiquement, la physionomie générale de l'opération s'aperçoit aisément. Elle va jouer sur le terrain européen du théâtre cette partie de bataille française de la Manche, qui va du Havre au Cherbourg. Que d'autres débarquements se produisent, demain, peut-être ou dans quelques jours, en d'autres secteurs, cela semble bien d'impossible. Au contraire. Le jeu des assaillants consiste à multiplier les points d'attaque pour disperser les forces des défenseurs. Mais, à ce qu'on nous écrivons, on l'annonce par d'autre front que celui qui s'étend de l'extrémité de la presqu'île du Cotentin à l'embouchure de la Seine.

Les Anglo-Américains ont commencé, au milieu de la nuit, par jeter sur le terrain quelques troupes parachutées — quatre divisions —, qui visent évidemment pour mission de conquérir, sur l'arrière des troupes allemandes, des ponts, des carrefours et des points d'appui.

Berlin signale que ces troupes sont déjà maintenant combattues en grande partie.

A l'aube ont commencé les mouvements de troupes amenées par mer. Principalement sur la partie de la côte sur la carte du département du Calvados dans un dictionnaire géographique, comprise entre l'estuaire de la Seine et l'embouchure de la Vire. On peut préciser que sur ce dernier point (c'est-à-dire la région de Carentan) porte l'un des efforts les plus énergiques des Anglo-Américains.

La création d'une tête de pont à cet endroit leur donnerait, en effet, l'espoir de couper à la base la presqu'île du Cotentin (département de la Manche), ce qui leur permettrait d'isoler Cherbourg, un des grands ports de France, dont la possession leur donnerait la possibilité de débarquer en grande masse du matériel et de l'artillerie lourde.

La bataille a commencé; il ne reste qu'à en attendre le développement. Avec tout le calme, tout le sang-froid que réclame un événement d'une telle portée historique. On s'excuserait de le préciser si l'on ne savait que ce n'est pas superflu : même si les choses marchaient au gré du général Eisenhower, ce n'est ni demain, ni dans quinze jours que l'on verrait arriver à Bruxelles les Tommies et les Sammies avec du bacon, du whisky et des cigarettes américaines.

On l'a dit dans Cassandre, et c'est sans doute le moment de le répéter ici : on aurait tort de regarder cette bataille comme un pari ou comme une partie de football. C'est une erreur que commettent facilement un certain nombre de nos compatriotes. Ils s'imaginent que, si les Anglo-Américains parviennent à prendre pied sur le littoral de l'Atlantique, à marquer un but, en quelque sorte, ils auront par le fait même gagné la partie (ou le prix) et qu'il ne restera à l'armée allemande qu'à rentrer chez elle, tête basse, et à s'avouer vaincue.

Ce qui commence, c'est une bataille, une bataille acharnée et que l'on tient, de part et d'autre, pour décisive. Si les troupes du Reich devaient reculer, ce serait pied à pied, en défendant le terrain mètre par mètre, avec plus d'acharnement encore qu'en Italie, car il s'agirait pour elles de tenir les hostilités le plus loin possible du territoire de leur pays. C'est assez dire, sans doute, que le sort des contrées où cette bataille se déroulerait n'aurait rien de particulièrement enviable. Ils seraient bien inspirés d'y songer, ceux qui font des vœux (mais les vœux des spectateurs ne changent rien à une situation militaire) pour le triomphe des envahisseurs.

Staline a réussi à mettre ses alliés anglo-américains au pied du mur. Du mur de l'Atlantique. Eh bien! nous allons voir ce que donnera ce gigantesque duel.

Paul HERTEN.

Les troupes débarquées mardi matin ont été repoussées, à l'exception de celles qui occupent la tête de pont de Caen

On signalait hier soir une attaque dans la région de Carentan

On lira ci-dessous une récapitulation des dépêches qui nous sont parvenues durant la journée de mardi. D'après les déclarations d'un porte-parole militaire allemand, on s'attendait, à Berlin, à des débarquements anglo-américains dans d'autres régions que la côte comprise entre Le Havre et Cherbourg. On annonçait pour la même occasion que les troupes parachutées et les troupes débarquées par avions étaient considérées, mardi soir, comme totalement détruites. L'ensemble des troupes débarquées par voie maritime a été rejeté, à l'exception de celles qui occupent la tête de pont de Caen.

Il faut cependant ajouter que dans la soirée de mardi, la région de Carentan a été à son tour attaquée. Des parachutistes ont également atterri sur les îles de Jersey et Guernesey dans la Manche.

Mardi 6 juin, à l'aube, a eu lieu, au large des côtes françaises du Nord, la tentative de débarquement anglo - américaine qui était attendue depuis longtemps.

Les opérations commencèrent par le lancement de troupes parachutées dans la région de l'embouchure de la Seine. Puis Le Havre, Calais et Dunkerque furent violemment bombardés par l'aviation (on ne signale toutefois pas jusqu'à présent d'opérations terrestres au nord du Havre).

Peu après on signalait l'apparition de nombreux bateaux de débarquement et de bâtiments de guerre légers dans le secteur entre l'embouchure de la Seine (Le Havre) et Cherbourg. Une opération amphibie de grande envergure commença aussitôt entre les embouchures de la Seine et de la Vire. A hauteur de l'embouchure de la Seine, on n'observa pas moins de six navires de guerre du type lourd et une vingtaine de contre-torpilleurs avec lesquels les batteries côtières allemandes engagèrent aussitôt le combat.

Les unités de débarquement alliées qui opéraient entre les embouchures de l'Orne et de la Vire s'enveloppèrent bientôt d'écrans de fumée, tandis que de puissantes formations aériennes bombardaient l'embouchure de la Vire. Simultanément, plusieurs navires de bataille prenaient la côte sous le tir de leurs batteries, afin de faciliter les opérations de débarquement menées par des groupes de 30 à 40 péniches.

D'autres puissantes formations navales, soutenues par des troupes parachutées, attaquaient, par exemple, le littoral à environ 10 kilomètres à l'ouest du Havre, sous la protection de nombreux bombardiers et d'unités croisant à l'ouest de Boulogne.

« C'est vraiment le début et la fin de notre marche sur Berlin, a déclaré l'un d'eux. Les deux bataillons faisant partie de cette division ont pour la grande part, été décimés aux endroits où ils avaient atterri. Tout ce qui en restait soit environ une centaine d'hommes, a été fait prisonnier. »

Le sort des parachutistes, vu d'Angleterre

D'après des informations parvenues du quartier général d'Eisenhower à l' « Exchange Telegraph », les troupes parachutées ayant pris part à l'invasion ont déjà subi des pertes importantes. On précise encore que les formations aéronautiques ainsi que les planeurs anglo-saxons ont été lourdement éprouvés. Toutes les informations de source anglaise parlent d'une violente réaction de la D.C.A. allemande.

Les forces d'invasion

M. Churchill a déclaré mardi à la Chambre des Communes : « Une formidable armada de plus de 4.000 navires de guerre alliés et de plusieurs milliers de petites embarcations, a franchi la Manche en vue du débarquement sur le Continent européen ». Il a déclaré ensuite que les forces anglo-américaines étaient soutenues par environ 11.000 avions de première ligne.

De son côté, le commandement supérieur allié annonce que le général Montgommery commande l'armée exécutant le débarquement. Ce groupe d'armée comprend des forces britanniques, canadiennes et américaines.

Au micro de la B. B. C.

Les commentaires de la radio de Londres et de Washington ne laissent subsister aucun doute sur les objectifs ambitieux du commandement allié.

Le général Eisenhower en personne a pris la parole pour souligner que ces opérations constituent le début de la « libération de l'Europe ». Le général a ajouté que de dures batailles étaient en perspective et que la population française, par exemple, subirait nécessairement de nouvelles pertes. A leur tour, l'ex-roi Haakon de Norvège; M. Pierlot et M. van Kleffens, son collègue hollandais, ont prononcé des allocutions. On annonce, d'autre part, des discours du général de Gaulle, qui vient d'arriver à Londres; du roi George VI et du président Roosevelt.

Le Havre n'a pas été bombardé

La radio anglaise a annoncé mardi matin, parlant du début de l'invasion, que le port du Havre se trouvait sous le feu de l'artillerie navale anglaise et qu'il était bombardé d'une façon très violente.

A l'encontre de ces nouvelles, le D.N.B. se déclare en mesure d'assurer de la fausseté la plus formelle que jusqu'à l'heure actuelle le port du Havre n'a pas été bombardé par la flotte de guerre alliée.

Dans le vent, le brouillard et la pluie...

Au large d'Ouistreham, près du Havre, et au nord-ouest de Cherbourg, de puissantes formations composées de bâtiments de ligne, de croiseurs et de contre-torpilleurs ne tardèrent pas à entrer en action. Pendant ce temps, un vent violent, le brouillard et des averses compliquaient la tâche des petites unités chargées de troupes et de chars. Celles-ci firent usage d'écrans de fumée pour échapper au tir meurtrier de la défense côtière allemande. En effet, malgré les violentes attaques de formations de bombardiers alliés et du feu roulant de l'artillerie navale, tous les ouvrages du rempart de l'Atlantique étaient entre temps entrés en pleine action. Cependant que des combats furieux ne tardaient pas à opposer, dans le secteur de Caen, les troupes allemandes de protection aux forces débarquées.

D'autre part, d'importantes formations de débarquement qui avaient pénétré par la mer dans l'embouchure de l'Orne ont été décimées par les contre-attaques des réserves d'encerclement allemandes.

Mais la plus grande partie des unités de débarquement américaines ont, semble-t-il, été jetées à terre dans la région de la presqu'île normande.

Cependant, des combats importants se livrent dans plusieurs autres secteurs et le correspondant militaire du D.N.B. à l'Ouest, Alex Schmalfuss, note jusqu'à présent trois centres de gravité des attaques anglo-américaines : à l'embouchure de l'Orne, à l'embouchure de la Vire et près de Barfleur.

Les Anglo-Américains ont bombardé également la base d'Arromanches et attaqué sans interruption toute la bande côtière de la baie de la Seine.

La plupart des prisonniers tombés jusqu'à présent aux mains des Allemands sont des Anglais ou des Canadiens.

On signale encore de vastes opérations de débarquement entre Saint-Vaast et Ouistreham où les Alliés ont fait usage de canots d'assaut, et aux environs de Marcouf. Dans la région d'Arromanches, vers la fin de la matinée, 200 unités de débarquement se sont approchées de la côte; des chars ont été mis à terre en cet endroit. Les troupes d'invasion ont tenté de débarquer sur les falaises à l'aide d'échelles d'abordage. Des formations d'assaut allemandes ont déclenché une série de contre-attaques. Partout de violents combats sont en cours. On a observé au-dessus de la Manche de nombreux ballons d'observation protégés par des chasseurs anglo-américains.

La chasse aux parachutistes

Les premiers et plus importants combats terrestres furent livrés contre des troupes parachutées et aéroportées. Un grand nombre de celles-ci furent lancées, depuis 1 heure du matin, au-dessus de la pointe nord de la presqu'île normande (donc aux environs de Cherbourg) : elles paraissaient avoir pour mission de s'emparer des aérodromes de la région, afin d'assurer le débarquement d'autres troupes aériennes.

D'autres troupes de parachutistes étaient signalées simultanément un peu après, à Barfleur, à Carentan, aux embouchures de la Vire, de l'Orne et de la Seine, ainsi que d'une façon générale aux abords des principaux aérodromes. Pour dérouter les troupes allemandes, des avions procédèrent, notamment entre Yvetot et le Havre, au lancement de mannequins parachutés, bourrés d'explosifs et faisant explosion au moindre contact.

La réaction allemande contre les forces transportées par avion a été très vive. Au point que, dès la fin de la matinée de mardi, les dépêches allemandes signalaient que la plus grande partie de ces troupes — dont la force est estimée à quatre divisions — était déjà anéantie. Certains groupes atterrirent d'ailleurs dans des champs de mines où ils furent décimés par les explosions. La 1re division de parachutistes britanniques semble avoir été la plus éprouvée. De nombreux prisonniers sont tombés aux mains des Allemands.

Le pilote d'un avion britannique fait prisonnier à l'est de l'Orne a déclaré : « Dans mon avion, je transportais en lieu et place de soldats, de grandes poupées revêtues d'uniformes et chargées d'explosifs, qui, attachées à des parachutes, devaient faire croire au débarquement de troupes parachutées. En débarquant une de ces poupées, celle-ci fit explosion et mon appareil fut brisé. Je fus projeté dans l'espace et parvins heureusement à atterrir. Mes camarades ont atterri à proximité d'un champ de mines et ont été massacrés dès l'atterrissage.

Un échec rapide

Le D.N.B. apprend que les troupes d'invasion anglo-américaines ont subi un échec tout particulier à l'embouchure de la Seine. Dans cette région, deux bataillons de troupes aéroportées anglaises et canadiennes ont été décimés. Une partie de ces troupes s'était trompée de chemin et est tombée aux mains des troupes allemandes au moment même de son atterrissage. Les quelques planeurs isolés ont été immédiatement capturés. Les prisonniers qui ont été faits lors de cette opération étaient tous de très jeunes soldats qui semblaient très désappointés de l'échec rapide de leur tentative.

Une bataille navale

Outre les opérations qui opposent les navires alliés croisant au large aux canons de la défense terrestre allemandé, un combat naval a eu lieu, au lever du jour, contre une puissante formation navale alliée qui se rassemblait à l'ouest du Havre. Cette formation se composait de nombreux navires de débarquement d'un tonnage maximum de 3.000 tonnes, flanqués par des bâtiments de guerre lourds. Le flanc ouest de cette escorte se composait de six cuirassés et de 20 destroyers. L'autre flanc était d'une force sensiblement égale. Une flottille de torpilleurs allemands attaqua la formation adverse, malgré sa supériorité écrasante. A l'approche des bâtiments allemands, l'ennemi s'entoura de nuages de brouillard artificiel. Les unités légères, telles que les vedettes et les destroyers croisaient autour des navires de débarquement, tandis que de nombreux avions participaient au camouflage de la flotte de transport en émettant du brouillard artificiel. Les torpilleurs allemands s'avancèrent jusqu'à cette ceinture de brouillard et tirèrent contre l'ennemi toutes leurs torpilles et toutes leurs réserves de munitions. Les navires anglo-américains, serrés les uns contre les autres, subirent des pertes très élevées. Malgré la riposte violente de l'artillerie ennemie, les unités allemandes ne mirent fin au combat inégal qu'après avoir épuisé leurs munitions. Elles regagnèrent ensuite leur base sans avoir subi aucune perte. Les batteries côtières de la marine et de l'armée étaient, de leur côté, intervenues dans la bataille.

Un navire de bataille en feu

Ainsi qu'on s'en doute, la tentative d'invasion alliée est appuyée par une nombreuse flotte de guerre composée de navires de bataille et d'une grande quantité de bâtiments de moyen et de faible tonnages. De grandes quantités de navires de débarquement ont été également mis en ligne.

Dans le secteur de Saint-Vaast-La Hougue, un croiseur et un grand transport de troupes ont été coulés par les batteries côtières allemandes qui sont partout entrées en action.

On signale un peu partout, le long de la côte attaquée, la présence de navires américains. C'est ainsi d'importantes escadres de cuirassés, de croiseurs et de destroyers opèrent de Ouistreham à l'embouchure de l'Orne, près du Havre et au nord-ouest de Cherbourg.

Au nord du Havre une formation de quelque 200 navires de débarquement de petit tonnage a été signalée sans être toutefois, encore entrée en action. Un gros navire de guerre allié est en feu dans le golfe de la Seine; sans doute appartient-il à l'escadre des six croiseurs et 20 destroyers signalés, au début de la matinée, devant l'embouchure du fleuve. Ces navires furent d'ailleurs pris sous le feu des canons allemands alors qu'ils se trouvaient encore en haute mer, et plusieurs ont été atteints par de nombreux obus.

On signale encore que de puissantes formations navales croisent également au large de Cherbourg.

Quant à l'état de la mer, les dépêches s'accordent pour signaler qu'elle est peu praticable. Un vent violent le brouillard et des ondées gênent considérablement les petites unités chargées de troupes et de chars. Les navires de débarquement alliés essaient de s'entourer de brouillard pour échapper à la grêle de feu de la défense côtière allemande.

Le communiqué n° 1 d'Eisenhower

Le débarquement au nord de la France a été annoncé au quartier général allié des forces expéditionnaires, comme communiqué n. 1, avec le texte suivant : « Sous le commandement du général Eisenhower, les forces de marine alliées, soutenues par d'importantes formations aériennes, ont commencé ce matin le débarquement des armées alliées à la côte nord de la France. »

Voir en page 3 d'autres informations relatives au débarquement anglo-américain.

Et ce commissariat aux sinistrés ?...

Il semble qu'il convienne d'en parler avec plus de fermeté que jamais, car l'utilité d'un tel organisme, déjà démontrée à la suite des ravages des bombardements anglo-saxons de ces jours derniers, peut se révéler, sous peu, dans une lumière plus tragique encore.

L'expérience acquise au cours des récents événements qui ont frappé notre pays — cette préparation de ce qui peut-être — montre les défauts du système de protection, de sauvegarde, de secours, les insuffisances du réseau de collectivités qui entoure les sinistrés. Nous avons pas ce reproches majeurs à faire à l'égard des organismes existants : les membres de la C. A. P., de la Croix Rouge, du Secours d'Hiver, de la police, de la gendarmerie, des pompiers ont fait leur devoir avec un esprit de solidarité et de dévouement auquel il faut rendre hommage. Mais quand parfois, les manifestations de ce dévouement ont été inefficaces, c'est précisément à cause d'un manque évident d'organisation, de collaboration, de directives unifiées, de commandement central. D. A. P., Croix Rouge, Secours d'Hiver, police, gendarmerie, pompiers constituent d'excellents instruments d'exécution. L'erreur est d'en avoir fait, faute de direction unique, des instruments de commandement, mais commandement dans un cadre étroit, trop bien déterminé et séparé des autres par des cloisons étanches.

Dans le cas des catastrophes nationales, comme celles que nous avons connues et celles que nous pouvons connaître, tous les moyens dont on dispose doivent s'épauler, se conjuguer, se compléter, s'harmoniser, de façon que le potentiel d'énergie soit multiplié au lieu d'être divisé par le souci d'autonomie farouche qui préoccupe malheureusement certains des organismes dont il s'agit.

Il est des circonstances où les questions de préséance, de prestige doivent s'écarter devant l'intérêt commun. C'est exactement de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

A la veille d'événements dont on ne peut encore mesurer la gravité, l'opinion voudrait enfin savoir que l'autorité n'a pas démissionné, qu'elle est à même d'apporter aux problèmes présents et futurs des solutions rationnelles. La création d'un Commissariat aux sinistrés, avec la prévoyance, la coordination, le sens des réalités et des responsabilités, les droits qu'elle comporte, constituerait non seulement une mesure de sécurité, mais surtout une mesure d'ordre.

Un mot encore : si nous insistons tellement, c'est qu'il s'agit de la chair, de l'esprit, de la sécurité, de l'apaisement, de la défense de notre pays. Au nom d'une telle nécessité, il ne faudrait pas que des particularismes étroits, des questions de prestige personnel vinssent entraver et décourager les bonnes volontés. A l'heure où les circonstances imposent une communauté de fait sinon d'esprit, l'individu ne doit plus avoir qu'un idéal : servir.

Il semble, heureusement, que l'on ait compris cette obligation en haut lieu, mais il serait terrible d'apprendre que les retards apportés à cette création sont dus à des questions financières ou à un manque de personnalités...

Jules LHOST.